

bretonne face à ses événements si contraignants pour elle et une mention du retrait progressif ou brutal de l'autorité royale, de la justice, laissant le champs ouvert à toutes les rivalités d'intérêt.

Mais le grand mérite de cet historien est de s'élever contre « *la notion fourre-tout de Contre-Révolution* » en Bretagne. Avec infiniment de raison, il discerne la simple réticence du début, débouchant sur une passivité ou des violences isolées et sans suite, puis les protestations populaires, « *véritable ras-le-bol des campagnes qui s'en prend à la Nation, à ses pompes et à ses œuvres* », sans vraiment désirer le retour au Passé révolu, enfin, « *La Contre-Révolution proprement dite* », fondamentalement réactionnaire à laquelle se rallient la noblesse et ceux qui partagent ses valeurs sans compromis possible. L'auteur va plus loin, en montrant en Bretagne, l'opposition des Modérés aux outrances idéologiques durant l'été 1793, improprement appelée opposition fédéraliste.

Cette étude de mentalité permet de comprendre l'union de la sanglante protestation paysanne et de la contre-révolution royaliste, union que la modération habile de Hoche en 1796-1797 réussira à affaiblir et que les Émigrés s'efforceront de rétablir en 1799-1800.

X. DU BOISROUVRAY

Marie-Claire LE MOIGNE-MUSSAT. *Musique et société à Rennes aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Genève, Editions Minkoff, in 4^o, 1988, 446 p.

Ce livre est d'abord un beau livre, qu'on regarde, qu'on ouvre et qu'on parcourt avec plaisir, avant toute lecture. Couvert d'une attrayante jaquette illustrée d'une représentation de la place de l'Hôtel de Ville de Rennes vers 1850, il allie avec élégance par sa disposition formelle, la variété et le corps des caractères utilisés, le choix même du papier, lisibilité et rigueur. Il faut donc aussi féliciter les éditions Minkoff pour cette réalisation d'un volume constamment agréable à lire. Les quelque cent quarante illustrations, cartes et graphiques y contribuent également, mais la place qui leur a été généreusement accordée permet de les utiliser pleinement pour ce qu'ils sont, pour leur intérêt synthétique ou documentaire, alors que tant d'ouvrages trahissent sur ce point les intentions de l'auteur. Ainsi possède-t-on désormais un véritable corpus documentaire sur les lieux publics ou privés où se faisait la musique à Rennes (cf. par exemple, le salon de musique Bossard), les artistes et les formations (cf. les musiques de Saint-Vincent, de l'École normale ou des imprimeries Oberthur photographiées « in situ »), les programmes et les œuvres.

La thèse de M.C. Le Moigne-Mussat gagne dans cette version simplifiée du nerf, de la vivacité, sans rien sacrifier d'essentiel. La communauté scientifique sera reconnaissante à l'auteur et à l'éditeur d'avoir conservé l'appareil critique et bibliographique, les index et de précieux tableaux des solistes et des ouvrages lyriques que les Rennais ont pu entendre au cours du XIX^e siècle. La gageure était double. Suivre l'évolution d'un phénomène de part et d'autre de la période révolutionnaire est une ambition qui semble nécessaire à beaucoup d'historiens, sous peine de se priver d'éléments importants de compréhension : mais la réalisation est toujours difficile, tant sont grandes les différences archivistiques et institutionnelles, outre celles qui relèvent de la perspicacité de l'historien ; d'où un inévitable déséquilibre, qui traduit celui des sources, entre l'Ancien Régime auquel sont consacrées moins de cent pages, et les soixante-dix dernières années du XIX^e siècle qui en occupent plus du double. Il était tout aussi difficile de mettre en œuvre des sources d'origine très diverse et de captiver l'attention du lecteur sur une ville dont l'auteur elle-même dit en avant-propos, « qu'elle n'a pas atteint une renommée musicale de tout premier plan ».

Ce double pari est largement gagné. La vie musicale sous l'Ancien Régime apparaît essentiellement à travers l'histoire des institutions administratives et surtout religieuses qui la suscitent. On sait peu de choses sur la pratique privée et familiale des Rennais, sur les salons, points sur lesquels nos connaissances ne pourraient progresser — peut-être — que par des dépouillements massifs d'inventaires après décès. Du moins M.-Cl. Le Moigne-Mussat a-t-elle tiré le meilleur parti des bibliothèques aristocratiques du fonds ancien de la Bibliothèque municipale, et des ventes d'instruments proposées par voie de presse. Il faut aussi souligner l'attention portée au milieu des musiciens grâce, entre autres, au dépouillement des registres de capitation. Si la société de concert créée en 1761 occupe déjà, pour certaines manifestations, la grande salle de l'Hôtel de Ville — c'est le début d'une longue tradition — la vie artistique manque à Rennes, jusqu'à l'époque de la Monarchie de juillet, d'un lieu qui puisse soutenir la comparaison avec Nantes ou Brest. Le véritable tournant est bien entendu marqué, après 1830, par la construction du théâtre, malgré la faiblesse des moyens humains et matériels comparativement à ceux d'autres capitales provinciales. Mais ces mêmes années voient aussi la création d'une nouvelle société musicale : la plupart des concerts se donnent à l'Hôtel de Ville, dont l'hôte le plus prestigieux est sans doute Franz Liszt, qui y donne un unique récital le 31 décembre 1845. De cette histoire de la vie musicale rennaise, dont on ne peut ici qu'évoquer quelques traits, on retiendra aussi l'attention de l'auteur à décrire et analyser toutes les formes d'éducation, qui se manifestent par exemple dans le mouvement orphéonique, l'activité des chorales ou des formations musicales d'entreprises ou d'écoles, bref à ne pas se satisfaire d'une histoire des élites ou de la bourgeoisie, mais à montrer dans ce domaine et autant qu'il se peut la diversité des pratiques sociales.

Etudier les rapports entre l'activité artistique et ses conditionnements politiques, économiques, sociaux et culturels expose toujours à quelques incompréhensions de la part de ceux qui s'attachent aux œuvres sans se soucier des conditions de leur diffusion et de leur assimilation. Ce sont souvent les mêmes qui déplorent en général l'inculture ou dans ce domaine ce qu'il est convenu d'appeler le faible sens musical des Français. C'est pourtant se leurrer que de croire qu'il suffit d'écrire ou de jouer pour être entendu, et de rejeter sur d'autres, individus ou collectivités, la responsabilité de l'incompréhension. On ne saurait trop souligner l'importance des supports institutionnels, des associations, de l'école, des conditionnements géographiques ou sociaux. C'est l'un des mérites de travaux comme celui-ci que de nous le faire mieux comprendre.

J. QUÉNIART

Denise DELOUCHE, *Les peintres et le paysan breton*. URSA. Le Chasse-Marée, 1988, in 8°, 216 p. Collection « Les peintres de la Bretagne ».

Du panorama aussi large dans son envergure que fouillé dans le détail qui était l'objet de sa thèse consacrée aux peintres de la Bretagne avant Gauguin (1), Denise Delouche a modifié le cadrage pour nous proposer en gros plan un des motifs essentiels de l'ensemble, *le paysan breton*, comme modèle des peintres.

L'ouvrage qui a paru en 1988 aux Editions URSA Le Chasse-Marée, dans la collection « Les peintres de la Bretagne » dirigée par l'auteur, sous le titre *Les Peintres et le paysan breton*, retient l'attention et l'intérêt du lecteur de bout en bout. L'exposé de Denise Delouche se caractérise par sa limpidité, sa densité, la netteté de la construction et l'abondance quasi-anthologique de l'information. On ne regrettera plus d'avoir tant attendu une synthèse sur ce sujet inédit, puisque personne n'était mieux qualifié que Denise Delouche pour la traiter.

On appréciera en outre le souci de l'auteur qui n'a pas extrait son sujet du contexte historique, l'un des plus passionnant à étudier pour l'historien dont le rôle est précisément de rendre à la mythologie ce qui n'appartient pas à l'histoire. Mais le peintre, lui ? A-t-il un rôle d'historien (ou de simple chroniqueur) ? N'est-il pas, avant tout, poète, c'est-à-dire créateur, inventeur de mythes ? Là se trouve le cœur du débat que Denise Delouche n'esquive pas, nous le verrons, au terme d'une longue marche *par les champs et par les grèves*, qui ne nous laissera plus rien ignorer des représentations que, successivement, le romantisme, le réalisme, l'académisme présentent du paysan breton au public parisien des Salons.